

## Avant-propos

Deux mots dans le titre de ce livre : trail et ours. Deux passions qui sont intimement liées et qui m’animent, entre autres, depuis plusieurs années. J’ai déjà évoqué le trail dans un précédent ouvrage, *L’Ultra-Trail du Mont-Blanc : ma victoire sur la lombalgie*, mais je n’avais encore jamais abordé le sujet du plantigrade. En partie parce qu’il suscite beaucoup de débats et de crispations, mais également parce qu’il relève beaucoup de l’imaginaire.

Au cours de mes pérégrinations au cœur des Pyrénées, il m’est apparu important de pouvoir écrire le fond de ma pensée sur la nature qui nous entoure et ce que nous en faisons. Quand on pratique la course à pied longue distance en milieu naturel, l’esprit a vite tendance à s’échapper et l’instant devient propice à la réflexion et à l’introspection. De ces kilomètres sont nées un certain nombre d’opinions sur notre positionnement à l’égard des espaces sauvages au sens large. Et dans cette nature se trouve une espèce pour laquelle j’éprouve une réelle fascination : l’ours des Pyrénées.

Il m’est donc apparu logique de mêler des chapitres sur cet animal et sur mon mode de déplacement favori en montagne, à savoir le trail. Les deux peuvent-ils se rejoindre ? C’est toute la question de ce livre et je vais tenter d’y répondre.

Je me suis beaucoup inspiré des lectures de *Nature Writing*, représentées en particulier par les écrivains américains de l’école du Montana. Rick Bass, Pete Fromm et Jim Harrison par exemple, mais également Edward Abbey et Doug Peacock en tant que spécialistes de

l'ours. Plus près de chez nous, l'ouvrage de Jean-Jacques Camarra, *Au pays de l'ours*, a également une place à part dans ma bibliothèque. Tous ces auteurs ont renforcé mon amour pour les grandes étendues sauvages et les paysages naturels, et m'ont donné envie de m'inscrire dans ces récits.

Mais au jour où j'écris ces lignes, nul ne peut nier que cette nature sauvage est menacée, essentiellement par l'espèce humaine et notre mode de vie et qu'il me semble important de mettre en lumière ces différents aspects dans la description qui est la mienne. Nombre de mes propos dans ce livre vont probablement choquer ou agacer certaines personnes, mais sachez que je ne me positionne pas en donneur de leçon ni en *sachant*. Je suis juste un amoureux de la vie sous toutes ses formes et un contemplatif qui aime à se ressourcer à la vue des merveilles de notre environnement naturel. Ayant la chance de pouvoir évoluer au sein des sentiers de la chaîne pyrénéenne, ce pays qui est un monde, je dispose d'un terrain d'exploration et de jeu qu'une seule vie ne suffira pas à parcourir. Et c'est à l'aune de mes randonnées que j'ai peu à peu pris conscience de la richesse de cet environnement, mais également des dangers qui pèsent sur lui. J'ai donc souhaité donner quelques pistes de réflexion qui n'engagent que moi sur la manière dont nous nous positionnons par rapport au *wilderness* cher aux Américains et notre impact sur ce dernier.

Vous trouverez dans ce livre nombre de témoignages personnels sur mes rencontres avec la faune et la flore sauvage des Pyrénées, mais également sur mes randonnées et trails le long et hors des sentiers de montagne. Avec à chaque fois la volonté de partager le bonheur intense que j'ai à parcourir cet environnement et de pouvoir y associer des idées et des pensées sur ce que nous sommes encore en capacité de faire pour pouvoir le léguer aux générations futures. L'ours représente en quelque sorte le point d'ancrage et le miroir de notre rapport à la nature ; notre cohabitation avec le plantigrade n'est ni plus ni moins que le reflet de notre cohabitation avec notre biotope et plus largement de notre rapport à notre propre existence et à notre devenir sur cette terre.

Ce livre est avant tout dédié à mes enfants, à ma compagne et à tous mes amis avec qui je partage beaucoup de moments de vie, riches de bonheur. Je leur transmets un message d'amour en lien avec la nature et leur dis toute ma joie de profiter de ces instants avec eux. Ma passion pour la vie sauvage n'est ni plus ni moins qu'une passion pour la vie. Cette terre qui nous accueille et qui nous permet d'exister mérite qu'on la respecte et qu'on la protège. Des esprits chagrins trouveront sûrement à redire sur le fond de ma pensée et mes prises de position ; qu'ils passent leur chemin.

Je termine cet avant-propos en citant un paragraphe de *Marcher vers l'horizon* de Doug Peacock, auteur que j'apprécie et auquel je ferai fréquemment référence dans ce livre.

*« Le soleil matinal filtre entre les sommets lointains et mon regard se perd sur cinq mille kilomètres carrés de forêts, de glaciers et de rivières, la vaste partie inhabitée d'un paysage qui remonte au pléistocène tardif. Comme Edward Abbey, je le tiens pour notre vrai foyer. Nous appelons terre sauvage cette contrée, simple vestige de la terre natale que nous n'avons jamais entièrement désertée. L'évolution de notre espèce s'est faite dans des habitats que les citadins considèrent à présent comme sauvages ; notre génome ne doit certainement pas grand-chose aux dix mille dernières années. Nous avons besoin de cette sauvagerie : notre espèce ne peut espérer survivre longtemps sans tenir compte des conditions de sa propre évolution. »*

## Traces

Le soleil est encore masqué par les sommets et crêtes qui nous entourent quand nous débutons notre randonnée en ce beau matin d'avril. Le ciel, d'un bleu limpide, s'illumine petit à petit et une bise piquante vient stimuler nos corps encore endormis par la chaleur de la voiture. Nous nous ébrouons et mettons nos sacs à dos pour nous réchauffer, enfilons gants et bâtons et entamons notre périple du jour. Il a neigé quelques centimètres la veille au soir et la piste goudronnée qui s'enfonce dans ce vallon sauvage et abrité est recouverte d'une fine pellicule blanche et immaculée qui crisse sous nos semelles. Cette portion de route est fermée à la circulation l'hiver en raison des avalanches et des chutes de pierre et nous sommes les premiers à nous être garés devant la barrière d'interdiction. Nous sommes en avril 2023 et nous avons encore la chance d'avoir des conditions hivernales à cette période. Aucune trace ne s'imprime dans la neige et c'est exactement ce que nous souhaitions en quittant le chalet une demi-heure auparavant.

Une dernière vérification du matériel et Pat enclenche la marche avant pour notre journée d'exploration. Nous sommes en effet partis pour remonter cette vallée encaissée, proche de la crête frontière à la recherche de notre plantigrade favori, Monsieur l'ours brun. Il ne s'agit pas d'un coup d'essai et cela fait quelque temps que nous arpentons la montagne dans l'espoir de croiser cet animal mythique. Mais nous sommes surtout des passionnés de nature et chaque rencontre avec un animal sauvage dans son biotope, quel qu'il soit, nous procure toujours une joie intense.

Nous accélérons le pas pour lutter contre le froid sec intense et marchons en silence au départ, conscients de n'entendre que le chant du ruisseau, sans autre bruit parasite. La forêt s'éveille lentement, encore figée par le gel nocturne et quelques stalactites éphémères commencent à ruisseler sous l'effet des premiers rayons de lumière. À quelques encablures de la route nationale, nous sommes déjà immergés dans cette nature sauvage et préservée, loin de toute empreinte humaine, hormis la nôtre. J'ajuste les lanières de mon sac qui pèse son poids, rempli de matériel d'observation et de randonnée hivernale et essaie de bien réaliser la chance que j'ai de pouvoir évoluer dans cet environnement préservé. Je m'octroie toujours quelques minutes avant le départ d'une randonnée pour prendre conscience de l'instant et lui donner toute sa valeur. Pouvoir évoluer dans ce décor sans problème physique reste un luxe et il me semble nécessaire de me le rappeler à chaque fois.

Nous levons la tête et observons le relief et les différentes expositions, les zones encore à l'ombre et celles qui s'éclairent, attentifs aux moindres mouvements. Les jumelles sont à portée de main, prêtes à l'emploi, compagnes idéales de l'observation animalière. Nous nous mettons à deviser sur nos chances du jour et comme à chaque sortie, espérons la rencontre tant attendue.

Cette quête a débuté depuis plusieurs années en ce qui me concerne, de manière insidieuse et en lien avec mon activité de randonneur et de traileur dans les Pyrénées. Je ne me suis pas réveillé un matin en me disant que j'allais chercher l'ours, mais c'est à force de parcourir les sentiers de montagne que le goût pour l'observation de la faune autochtone m'est venu. J'entends déjà les esprits chagrins murmurer que l'ours actuellement présent au sein de la chaîne pyrénéenne n'est plus autochtone puisque réintroduit, mais je leur répondrai que l'espèce « ours brun » est commune à toute l'Europe même si, effectivement, le dernier représentant purement pyrénéen est tombé sous la balle d'un chasseur il y a quelques années. Peu importe, qu'il soit slovène, français ou espagnol, il peuple actuellement les espaces que je parcours, même si la population, certes croissante, est toujours trop faible pour être considérée comme sauvée de l'extinction.

L'ombre d'un vautour fauve s'imprime dans la neige devant nos pas et me fait sortir de ma réflexion et lever les yeux. Le rapace décrit des cercles concentriques sans un battement d'ailes, uniquement porté par les courants aériens qu'il maîtrise à la perfection, en direction d'une proie potentielle que lui seul a repérée grâce à son acuité visuelle hors du commun. Tout n'est que beauté et fluidité dans son vol silencieux, et je ne cesse d'admirer sa faculté d'évolution dans l'air, lui si maladroit et gauche quand il est posé au sol. L'albatros de Baudelaire trouve son cousin montagnard pour une poésie identique, mêlant la mer et la montagne.

Une fois ce spectacle achevé, je me concentre à nouveau sur l'environnement qui nous enveloppe, scrutant les versants ensoleillés avec les jumelles dans l'espoir d'apercevoir une trace de vie. Cette vie sauvage et silencieuse qui veut bien se montrer quand on sait où la chercher. Je ne me lasse pas de ces temps d'observation ; de leur durée dépendent l'intensité et la joie d'une découverte. Mais ce matin, tout est pour l'instant invisible et caché, nous laissant le temps d'admirer le paysage.

— J'ai lu récemment qu'un ours a été photographié à l'aide d'un piège photo sur la crête frontière, me glisse Pat en chuchotant presque.

Nous randonnons assez souvent ensemble et nous avons pris l'habitude de parler doucement, comme pour ne pas déranger les habitants à temps plein des lieux. Je ne sais pas si cette phrase est lancée pour forcer le sort, mais je la prends comme un message d'optimisme.

— En même temps, depuis le temps qu'on le cherche, statistiquement, on se rapproche de plus en plus de l'instant fatidique.

Ma réponse le fait sourire et nous repartons pour une période de silence en attendant la prochaine communication. C'est un fait, nous sommes plus bavards dans un bar à tapas qu'en montagne et c'est très bien ainsi. Il est un excellent compagnon de randonnée depuis de nombreuses années et j'apprécie sa grande connaissance du milieu naturel pyrénéen et de la faune. Nous partageons cette passion

commune de la randonnée contemplative qui s'avère être le meilleur moyen de rechercher notre animal favori.

La pente s'élève brutalement, nous obligeant à gérer notre respiration et notre progression ralentit un peu. Quelques granges restaurées, restes d'un ancien hameau, peuplent les prairies ensoleillées où l'eau commence à ruisseler sous l'effet de la chaleur solaire. On aperçoit çà et là des empreintes d'oiseaux, de petits rongeurs ou mammifères qui transforment les étendues enneigées en de multiples pictogrammes mystérieux. Tout ce petit monde commence à montrer le bout de son nez et s'affaire, en quête de nourriture, en ce début de printemps.

C'est au détour d'un virage encore à l'ombre que notre attention est attirée par une succession de traces plus imposantes, en ligne droite. Nous nous approchons fébrilement et nous arrêtons d'un seul coup, figés par la vision. Il n'est pas besoin de parler pour confirmer ce que nos yeux découvrent. Les empreintes sont celles d'un ours, parfaitement imprimées dans la neige dure et visibles en négatif sur le fond noir du bitume. Elles sont magnifiques de pureté et de précisions. Les cinq doigts sont visibles ainsi que les griffes, séparés de la pelote plantaire de deux ou trois centimètres. Je suis saisi d'une grande excitation et une bouffée d'adrénaline traverse mes veines, en même temps qu'un large sourire éclaire mon visage. Nous venons de faire une découverte magique et le moment est intense. D'autant plus que nous connaissons le côté éphémère de la vision qui aura sûrement disparu dans quelques heures avec la fonte. Il n'en restera rien à notre retour, mais nous aurons immortalisé ces empreintes et c'est le plus important.

C'est la deuxième fois, en ce qui me concerne, que je tombe sur des empreintes du plantigrade. Ma première découverte s'est déroulée deux ans auparavant, juste avant le deuxième confinement, dans un cirque d'altitude voisin de cette vallée. J'avais eu la chance de voir une seule trace, un peu ancienne, donc peu évidente, imprimée sur une petite plaque de neige. Son identification aura nécessité l'aide d'un copain vétérinaire, mais ce sera ma première et j'ai gardé la photo comme un trésor. Mais celles d'aujourd'hui n'ont rien à voir en

termes de nombre et de qualité et surpassent sans discussion leur aînée.

L'intérieur de la trace de patte est encore gelé, témoignant du passage de son propriétaire probablement la veille en début ou milieu de nuit, après la fin de la chute de neige. Nous prenons quelques clichés et levons enfin la tête pour regarder autour de nous. On ne sait jamais, il n'est peut-être pas si loin. Nous remarquons vite que les traces suivent la piste goudronnée. Cela tombe bien, c'est dans cette direction que nous allons. En prenant garde de ne pas les abîmer, nous progressons en leurs compagnies pendant une bonne centaine de mètres. Il est étonnant de penser que nous marchons là où, quelques heures auparavant, le plantigrade a déambulé, probablement en quête de nourriture. Il est encore un peu avec nous, tandis que nous le suivons à la trace. Il nous semble qu'il s'agit d'un adulte seul, mais nous ne sommes pas assez calés pour dire si c'est un mâle ou une femelle. Peu importe, le simple fait de marcher à côté suffit amplement à mon bonheur.

Au bout d'une centaine de mètres, les traces bifurquent en contrebas de la route au milieu d'un bosquet dense de noisetiers. Nous décidons de continuer sur la piste, car nous avons prévu d'aller jusqu'à une clairière située plus en altitude afin d'installer le matériel d'observation. C'est un peu à regret que je quitte cette compagnie invisible, mais je ne cesse de m'émerveiller en repensant à ce joli cadeau qu'on nous a fait ce matin.

Après quelques minutes, tout aussi soudainement qu'elles ont plongé dans le thalweg, nos amies les traces apparaissent à nouveau sur la piste. Il s'agit à coup sûr du même individu, car elles sont identiques en tout point. Nous cheminons donc à nouveau en sa compagnie, au milieu d'une nature immaculée et rayonnante sous le soleil maintenant plus haut dans le ciel. Il y a quelque chose d'étrange à suivre ces empreintes, avec le sentiment que l'animal est à la fois tout proche et invisible. Ne subsiste que sa trace pour nous révéler sa présence, mais il semble bien vivant à nos côtés. L'imaginaire fonctionne à plein régime et je me surprends à le visualiser, quelques



mètres devant nous, tournant sa tête dans notre direction, comme pour nous dire de le suivre.

L'image s'estompe et je cligne des yeux, ébloui par un rayon de soleil. L'illusion semblait pourtant bien réelle. Je l'ai probablement trop mentalisée depuis de nombreuses années et mon esprit a travaillé un peu trop vite, me laissant croire à l'apparition. Je vous rassure, je ne me connais pas encore de pathologie psychiatrique et je ne suis pas sujet aux hallucinations, excepté lors de certains ultra-trails particulièrement longs. Je crois simplement que l'environnement dans lequel je suis immergé depuis le début de la journée, couplé à la vision des traces, a permis à mon cerveau d'imaginer une scène que je rêve de voir se réaliser depuis bien longtemps. Comme pour marquer la fin de l'enchantement, les empreintes coupent la piste et filent cette fois dans la pente raide au-dessus de nous, disparaissant dans la forêt. Bonne journée, Monsieur l'ours, au plaisir de vous rencontrer un de ces jours.

Encore sous le charme de notre découverte et conscients d'avoir déjà bien rempli notre journée, nous attaquons nous aussi la montée dans la forêt. L'épaisseur de neige augmente vite, rendant la progression plus lente. Nous n'avons pas les skis de randonnée et chaque pas est coûteux dans cette mer blanche qui s'enfonce sous nos pas. Après une bonne heure de marche, nous arrivons enfin en bordure de la clairière convoitée. Une petite grange est posée au milieu, dévoilant un panorama dégagé sur le versant sud opposé. C'est là que nous installons la lunette sur son trépied afin d'explorer ce pan de montagne. Nous savons que nous sommes sur une zone de passage du plantigrade, comme en témoignent les traces croisées auparavant et nous espérons pouvoir l'observer en cette période de fin d'hibernation. Il a faim au sortir de l'hiver et passe ses journées à chercher de la nourriture, surtout s'il s'agit d'une femelle accompagnée de petits.

Chacun à notre tour, nous observons la forêt par le bout de la lorgnette, passant méticuleusement chaque zone au peigne fin. Pendant que l'un dégrossit à l'aide des jumelles, l'autre se concentre sur les détails avec la lunette. Le silence est impressionnant. Il n'y a

pas de vent et seul le torrent en contrebas se fait remarquer. De temps à autre, le bruit d'un avion de ligne perce l'azur, mais cela ne dure pas. Nous restons silencieux pendant la durée de l'observation même si ce n'est pas indispensable au vu de l'éloignement de la zone ciblée. Nous essayons de nous fondre dans cette nature autant que possible, sachant que depuis très longtemps, l'homme n'y est plus à sa place.

Une partie de la fin de matinée se passe ainsi et nous finissons par nous accorder une pause déjeuner, histoire de nous sustenter et de reposer nos rétines collées aux objectifs depuis deux heures. Nous n'avons pas vu de signe de vie, ce qui ne signifie en rien qu'il n'y en a pas. Les animaux sauvages ont appris depuis les temps immémoriaux à se méfier de tout, et en particulier de l'être humain. Eux nous observent quand notre déconnexion avec notre monde réel nous empêche de les voir. Il nous faut donc être patients et nous savons que c'est la qualité première de tout naturaliste qui se respecte. Le temps d'observation n'est pas une contrainte, bien au contraire. Il me procure le sentiment de m'immiscer au plus près de la vie sauvage, de la côtoyer sans la déranger et de parcourir de grandes étendues sans faire les kilomètres correspondants. Même si j'aime le trail, je n'ai rien contre le fait de déplacer ma vision sans bouger, surtout en montagne. Et puis n'oublions pas qu'il faut tout de même porter le matériel et arriver au point d'observation. Je profite de ce paragraphe pour évoquer Vincent Munier, photographe animalier et naturaliste, qui, par ses reportages et ses photos, a contribué à renforcer ma passion pour l'observation de la vie sauvage. Je n'ai pas son talent ni sa résistance physique, mais je m'identifie à son approche respectueuse et silencieuse des animaux dans leur milieu naturel. Comment ne pas évoquer également Sylvain Tesson et ses écrits sur la panthère des neiges et ses pérégrinations à pied sur les sentiers du monde. Son association avec Vincent Munier lors de leur voyage au Tibet est un régale littéraire, tout autant qu'une ode à la nature.

Nous ouvrons donc les victuailles et entamons un solide casse-croûte, condition indispensable à la poursuite de notre journée. Car nous allons bouger à nouveau et nous enfoncer un peu plus, au propre comme au figuré, dans la montagne enneigée. Le bûcheronnage va

débuter, car nous avançons désormais hors sentier, en pleine forêt, tels des trappeurs canadiens. Cela me procure toujours le sentiment de redevenir enfant, partant à la découverte de contrées inexplorées situées juste derrière le buisson suivant. Nul besoin de défis irréalisables pour se sentir une âme d'explorateur quand on garde en nous une part de l'enfant que nous avons été.

Assez vite, pourtant, l'enfant éprouve le besoin de souffler, car la progression est vraiment éprouvante. Nous nous mettons d'accord sur l'itinéraire à emprunter et décidons de nous diriger au fond d'un cirque rocheux, afin de le contourner et de poursuivre à flanc, en gardant la même courbe de niveau jusqu'à rejoindre un torrent que nous longerons pour la descente. Le menu est copieux, mais la journée est trop belle pour rebrousser chemin maintenant. Nous ressentons de nouveau cette sensation d'immersion au sein d'une nature sauvage, sans stigmates d'intervention humaine. Pas de ligne électrique, pas d'infrastructure ni de construction, seulement la montagne enneigée et la forêt. C'est en train de devenir un véritable luxe de pouvoir évoluer librement dans ce type d'environnement. Mais pour combien de temps encore ? Quand on entend parler de projets nouveaux de construction de stations de ski dans les Pyrénées à l'heure du réchauffement climatique, on a de quoi être légitimement inquiet. Il faut cependant reconnaître que cette région du Val d'Aran a pour l'instant su maintenir un équilibre entre espaces naturels préservés et station de sport d'hiver. Mais il n'est pas certain que cela reste en l'état. Toujours est-il que je suis bien conscient de ma chance de pouvoir me balader comme bon me semble dans cet univers, en l'admirant et en le respectant. Comme le disait déjà il y a plus de cent cinquante ans Henry David Thoreau, philosophe naturaliste américain : « *C'est dans la nature sauvage que réside la préservation du monde.* » À méditer.

La randonnée se poursuit tranquillement, sous un soleil radieux qui réchauffe un peu l'atmosphère. Nous ne croisons pas d'autres habitants, mais observons néanmoins de nombreuses empreintes qui se croisent et s'entremêlent au gré des itinéraires choisis par leurs propriétaires. La vie sauvage est bien présente à nos côtés, silencieuse

et vivace. Je ne suis pas assez compétent en biodiversité pour m'apercevoir du déclin de cette dernière, annoncé par bon nombre de scientifiques. Mon échelle de mesure est trop réduite et mes observations personnelles ne sont pas exploitables, car trop peu nombreuses. Le biotope local est pourtant assez varié et protégé, me semble-t-il. Quasiment toutes les espèces d'animaux pyrénéens sont représentées sur ce petit territoire, très boisé et escarpé et donc favorable au développement de la vie sauvage. Mais cela concerne une surface réduite qui ne peut s'extrapoler au reste de la chaîne.

Tout à mes réflexions, je vois Pat quelques mètres devant moi s'engager dans la descente et je le suis. Nous avons de la neige jusqu'aux genoux et nous nous frayons un chemin dans la végétation assez dense sur ce versant. L'endroit semble propice aux rencontres, mais nous ne croiserons âme qui vive jusqu'à la jonction avec la piste que nous avons empruntée à l'aller. Il n'est pas désagréable de retrouver la terre ferme après un brassage en règle dans cinquante centimètres de neige plus ou moins lourde. Nous ne serions de toute façon pas passés en skis ni en raquettes par cet itinéraire, trop pentu et encombré de branches, souches et troncs entremêlés. La marche à pied reste toujours le moyen le plus adapté quand la typologie du terrain se complique.

Nous nous accordons une halte bien méritée au bord du torrent, tumultueux à cet endroit. L'eau de début de fonte à cette teinte bien particulière, oscillant entre le gris et le vert, chargée de sels minéraux et de sédiments, pleine de vie elle aussi. L'eau, l'enjeu majeur des décennies à venir et probablement source de conflits sans fin quand elle viendra vraiment à manquer. Selon Michael Burry, gourou de la finance outre-Atlantique, elle sera l'ultime richesse dans un futur proche. Pour Hubert Reeves, à l'échelle cosmique, l'eau est plus rare que l'or. La voir dévaler le lit du torrent, totalement libre et sans entrave, véritable source de vie, me laisse pensif sur notre utilisation au quotidien dans nos pays européens encore préservés des pénuries que connaissent d'autres contrées. Nous devons la respecter et la préserver, comme le reste de la nature qui nous entoure, sous peine d'être confrontés à un changement radical de notre mode de vie. De

telles inégalités d'accès à ce composé indispensable à la vie déboucheront fatalement dans un avenir proche sur des mouvements de populations qui n'auront rien de pacifiques.

Mon esprit s'évade souvent en montagne sur des sujets de société en lien avec la nature et me ramène à ces douloureuses réalités sur la condition humaine et l'avenir de l'humanité. Je m'évade, mais je garde aussi les pieds sur terre, sensible à cette mondialisation qui engloutit tout sur son passage. Il est important pour mon équilibre personnel de me retrouver immergé dans ce milieu naturel que je chéris tant, conscient de sa richesse infinie, mais aussi de sa fragilité extrême. Comment concevoir que nous sommes les hôtes de notre planète et que nous faisons à peu près tout ce qu'il faut pour la détruire ? Vaste questionnement dont nous reparlerons tout au long de ce livre.

Mais il est temps de sortir de ma torpeur et de penser à rentrer. Presque à regret. J'ai toujours du mal à redescendre dans la vallée, même si une fois en bas, je reprends le cours de mon existence sans problème. Une partie de moi doit être faite pour vivre là-haut. En parlant du haut, nous levons la tête en marchant sur la piste, toujours à l'affût d'une présence. À cet instant, Pat s'arrête et sort ses jumelles. Doucement, il me fait signe de m'approcher et me montre du doigt un névé qui descend de la crête qui nous surplombe. Je fronce les sourcils, mais ne distingue rien d'évident. J'attrape à mon tour mes jumelles et fixe la zone concernée. Apparaissent alors dans l'objectif une dizaine de bouquetins, broutant tranquillement les premières pousses qui percent la neige. Il y a de jeunes individus et des plus âgés, formant une harde qui profite de la douceur de l'après-midi et de la nourriture fraîche mise à leur disposition. Je sors la lunette du sac et l'installe rapidement sur le trépied afin de les voir de plus près. La vision est saisissante, on pourrait presque les toucher. L'un des individus est en train de mâchonner une fleur avec un air de pleine satisfaction et il me semble même deviner l'ébauche d'un sourire. Mais je m'égare et mon esprit cherche encore à voir plus que ce que mes yeux lui transmettent. Je prends quelques clichés à l'aide de mon téléphone adapté sur l'objectif et nous passons une bonne demi-heure

à les observer. Ils nous ont vus, mais nous ne leur causons aucun tort, ils peuvent continuer à brouter sans que notre présence lointaine ne les dérange. Le spectacle est grandiose et d'une pureté à couper le souffle. Il est assez rare d'observer des bouquetins qui ont été réintroduits récemment dans les Pyrénées et sont d'habitude assez sauvages. La chance nous sourit en cette journée de printemps et nous gratifie d'un autre moment d'observation incroyable.

Petit à petit, le soleil décline et la lumière devient rasante, teintant les pelouses et la neige d'une nuance dorée. Les contrastes s'exacerbent et les bouquetins ressortent un peu plus dans ce tableau, comme irradiés de lumière. La scène a quelque chose d'irréel, chaque teinte étant sublimée par l'astre solaire. Nous sommes pourtant bien là à profiter du spectacle, dans ce monde idéal. Le temps semble ralentir jusqu'à se figer, le temps d'un cliché gravé dans notre mémoire. Le moment parfait.

Un nuage masque le soleil un instant, rompant le charme et nous faisant reprendre contact avec la réalité. Nous clignons des yeux et décidons de ranger le matériel pour rentrer. Le retour se fait en silence, l'esprit encore au milieu des ours et des bouquetins. Au détour d'un virage, nous croisons de jeunes randonneurs. Ils sont au niveau où nous avons vu les traces d'ours ce matin. Ces dernières ont quasiment disparu et il est presque impossible de les deviner si l'on ignore leur présence quelques heures plus tôt. Nous les saluons et continuons notre descente. La rencontre d'autres humains met un terme à notre voyage spirituel au sein de la nature et nous fait redescendre pour de bon. Il nous faut un petit temps d'adaptation pour se faire à l'idée que nous revenons vers la civilisation. Pour autant, le sentiment qui prédomine est celui d'une joie intense et d'un apaisement, liés aux découvertes et aux rencontres du jour. Une connexion non digitale s'est établie entre nous et la nature que nous avons traversée. Cette notion, ancestrale et souvent oubliée, est d'une importance capitale si nous voulons un jour être capables de vivre en harmonie avec ce monde qui nous entoure et que nous ne cessons de détruire.